

Non, « Charlie Hebdo » n'est pas raciste ! Contre toute les religions, islam compris

Charb

Directeur de « Charlie Hebdo »

Fabrice Nicolino

Journaliste

Charlie, notre Charlie Hebdo a mal aux tripes et au cœur. Car voilà qu'une incroyable calomnie circule dans des cercles de plus en plus larges, qui nous est rapportée chaque jour. Charlie Hebdo serait devenu une feuille raciste. Un jour, un chauffeur de taxi arabe exige de l'un des collaborateurs du journal, reconnu par lui, qu'il descende aussitôt, au motif de dessins moquant la religion musulmane. Un autre jour, un interlocuteur nous refuse un entretien pour la raison qu'il « ne parle pas à un journal de gros racistes ». Et, quand le crapuleux Minute s'en prend de la manière que l'on sait à Christiane Taubira, il se trouve des imbéciles, jusque dans les télévisions, pour accoler des couvertures de notre journal à celles de ce torchon raciste.

Mais où est passée la conscience morale, si toutes les vilénies deviennent à ce point ordinaires ? Nous avons presque honte de rappeler que l'antiracisme et la passion de l'égalité entre tous les humains sont et resteront le pacte fondateur de Charlie Hebdo. Bien entendu, le procès en sorcellerie que tant d'esprits faibles nous font ne peut être mené qu'en secret, loin de la lumière, en l'absence de toute défense. Car la lecture de notre journal est la preuve définitive de ce que nous affirmons ici. Ceux qui osent dire le contraire ne nous lisent pas, et se contentent de se délecter d'une abominable rumeur.

Pour les autres, qui respectent encore des valeurs élémentaires, voici en quelques phrases notre histoire. Créé après l'interdiction d'Hara Kiri hebdo par le ridicule pouvoir gaulliste de 1970, Charlie Hebdo est fils de Mai 68, de la liberté, de l'insolence, et de personnalités aussi clairement situées que Cavanna, Cabu, Wolinski, Reiser, Gédé, Delfeil de Ton... Qui oserait leur faire un procès rétrospectif ? Le Charlie Hebdo des années 1970 aura aidé à former l'esprit critique d'une génération. En se moquant certes des pouvoirs et des puissants. En riant, et parfois à gorge déployée, des malheurs du monde, mais toujours, toujours en défendant la personne humaine et les valeurs universelles qui lui sont associées.

L'un des drames des calomnieurs, c'est que Cavanna, Cabu, Wolinski sont toujours là, fidèles au poste chaque semaine, sans avoir jamais renié une once de leur passé. Contrairement à tant d'autres, qui ont eu le temps, en quarante années, de changer plusieurs fois de costume social, l'équipe de Charlie continue sur la même route. Nous rions, nous critiquons, nous rêvons encore des mêmes choses. Ce n'est pas trahir un secret : l'équipe actuelle se partage entre tenants de la gauche, de l'extrême gauche, de l'anarchie et de l'écologie. Tous ne votent pas, mais tous ont sablé le champagne quand Nicolas Sarkozy a été battu en mai 2012. Aucun d'entre nous ne songerait à défendre la droite, que nous combattons jusqu'au bout. Quant aux fascismes, quant au fascisme, nous considérons évidemment cette engeance comme un ennemi définitif, qui ne s'est d'ailleurs jamais privé de nous trainer devant les tribunaux.

Ouvrez donc ce journal ! Jean-Yves Camus y suit avec la rigueur qu'on lui connaît l'activité des extrêmes droites. Laurent Léger dévoile les turpitudes des réseaux si étendus de la corruption. Bernard Maris décortique l'économie et le capitalisme comme aucun autre. Patrick Pelloux raconte avec douceur les horreurs des urgences hospitalières. Gérard Biard ferraille contre le sexisme et la pub. Zineb el Rhazoui critique – oui, et de belle manière – les insupportables manifestations de certain islamisme. Fabrice Nicolino regarde le monde en écologiste radical, mais humaniste. Sigolène Vinson détaille le quotidien absurde de tant de tribunaux. Luce Lapin défend avec une opiniâtreté sans borne les animaux, ces grands absents du débat. Antonio Fischetti raconte la science, les sciences avec drôlerie et impertinence. Philippe Lançon proclame chaque semaine la victoire de la littérature sur la télé. Et puis tous les autres ! Quant aux dessinateurs, qui ne connaissent leur trait ? De Charb à Riss, de Luz à Willem, de Riad Sattouf à Tignous, en passant par Honoré, Catherine et bien sûr Wolin et Cabu, ils font rire chaque semaine ceux qui n'ont pas renoncé à être libres.

Où seraient cachés les supposés racistes ? Nous n'avons pas peur d'avouer que nous sommes des militants antiracistes de toujours. Sans nécessairement

**Même si c'est moins facile qu'en 1970,
nous continuerons à rire des curés,
des rabbins et des imams,
que cela plaise ou non**

avoir une carte, nous avons choisi dans ce domaine notre camp, et n'en changerons évidemment jamais. Si par extraordinaire – mais cela n'arrivera pas – un mot ou un dessin racistes venaient à être publiés dans notre hebdomadaire, nous le quitterions à l'instant, et avec fracas. Encore heureux !

Reste dans ces conditions à comprendre pourquoi. Pourquoi cette idée folle se répand-elle comme une maladie contagieuse ? Nous serions islamophobes, disent nos diffamateurs. Ce qui, dans la novlangue qui est la leur, signifie racisme. Où l'on voit combien la régression a gagné tant d'esprits. Il y a quarante ans, conspuer, excréter, conchier même les religions était un parcours obligé. Qui entendait critiquer la marche du monde ne pouvait manquer de mettre en cause les si grands pouvoirs des principaux clergés. Mais à suivre certains, il est vrai de plus en plus nombreux, il faudrait aujourd'hui se taire.

Passe encore que Charlie consacre tant de ses dessins de couverture aux papistes. Mais la religion musulmane, drapeau imposé à d'innombrables peuples de la planète, jusqu'en Indonésie, devrait, elle, être épargnée. Pourquoi diable ? Quel est le rapport, autre qu'idéologique, essentialiste au fond, entre le fait d'être arabe par exemple et l'appartenance à l'islam ?

Nous refusons de nous cacher derrière notre petit doigt, et nous continuerons, bien sûr. Même si c'est moins facile qu'en 1970, nous continuerons à rire des curés, des rabbins et des imams, que cela plaise ou non. Nous sommes minoritaires ? Peut-être, mais fiers de nos traditions en tout cas. Et que ceux qui prétendent et prétendront demain que Charlie est raciste aient au moins le courage de le dire à voix haute, et sous leur nom. Nous saurons quoi leur répondre. ■

Photo : les Rencontres d'Arles injustement fragilisées

Collectif

L'histoire des Rencontres d'Arles s'étale sur quarante-cinq ans. Elles sont nées du désir qu'éprouvaient Lucien Clergue et ses amis de célébrer la photographie comme un art majeur en un temps où celle-ci était encore regardée avec condescendance dans les milieux de la culture officielle, comme trop populaire ou trop reliée à l'information. A partir d'un noyau d'amateurs, la manifestation grossit, à telle enseigne qu'elle incita, en 1982, le président Mitterrand à fonder l'École nationale supérieure de la photographie à Arles plutôt qu'à Paris.

Mais l'engouement pour la photographie, qui s'affirma au milieu des années 1980, suscita la floraison de manifestations concurrentes en France et à l'étranger, non sans dommage pour Arles. Lorsqu'en 2001, François Hébel est appelé à la barre, il hérite d'une manifestation en piteux état : essoufflée, endettée, menacée de disparition. Douze ans durant, sous sa direction, forte du soutien de deux présidents successifs, François Barré puis Jean-Noël Jeanneney, il est parvenu à faire des Rencontres d'Arles l'un des joyaux de la France culturelle de l'été. L'afflux des visiteurs (20 % de l'étranger) en témoigne. Le nombre passa de 9 000 en 2001 à presque 100 000 en 2013 – soit près du double du « in » d'Avignon.

Cet essor a été enraciné en profondeur dans le territoire arlésien, contribuant à sa prospérité et à la solidarité sociale, en un temps où l'activité économique y vacillait. Cette année, les Rencontres ont résorbé 5 % du chômage, et suscité de nombreux emplois indirects dans l'hôtellerie, la restauration et le commerce. Le Festival a répondu à l'appétit croissant des milieux scolaires pour la photographie en créant, avec l'appui du ministère de l'éducation, en 2003 une « Rentrée en images », où sont passés depuis dix mille élèves et sept cents professeurs.

Quant à l'extérieur de la France, le festival pourrait s'affirmer, à peu de frais, comme un outil magnifique de rayonnement – en un moment de contraintes budgétaires. La « marque » est prestigieuse. Le réseau des amitiés créées est universel.

C'est dans cette conjoncture que le directeur et le président des Rencontres, comptables de la valorisation d'un si précieux capital, ont élaboré, en 2012, un plan de développement qu'ils ont présenté au conseil d'administration, chaleureusement approuvé, et proposé aux pouvoirs publics. Il s'agissait de créer un Centre international de la photographie qui fasse référence, capable de fournir, clés en main ou en appui, des prestations similaires dans le monde entier. Il accueillerait des stages, un atelier de décors, une exposition permanente l'hiver, toutes activités lucratives n'appelant pas de subventions. Les Rencontres pourraient organiser la sauvegarde de leurs archives et leur mise en valeur au cœur d'un site Internet.

Rien de gargantuesque. Il était loisible d'étaler dans le temps ces projets ; d'espérer un apport des pouvoirs publics, même modeste ; et de susciter la contribution de mécènes nouveaux. Il était permis de rêver à une synergie avec l'École nationale de la photographie, qui doit s'installer bientôt dans un bâtiment neuf, aux marges des Ateliers. Leur rapprochement aurait servi une ambition commune !

Hélas ! ces projets n'ont pas suscité de réaction concrète de l'Etat, à aucun niveau. Les subventions pérennes venues des ministères n'ont augmenté que de 31 % en trois ans, pour un niveau annuel de 680 000 euros sur un budget total, en 2013, de 6,3 millions d'euros, majoritairement nourri par des recettes propres.

C'est ainsi que s'est trouvée remise en question la présence des Rencontres dans les anciens ateliers de la SNCF : réduction de ses emprises à court terme, incertitude au-delà de 2015. Et cela sans que le maire de la ville paraisse s'en inquiéter. Il faut savoir que le festival a défini et promu son image dans ce lieu des Ateliers, friches industrielles proches du centre d'Arles et rachetées par la région. C'est François Hébel qui a démontré, dès 1986 (lors d'un bref passage aux Rencontres), que ces espaces pourraient incarner la modernité. Si les églises désaffectées d'Arles conservent

leur charme, leur structure rigide n'autorise pas la scénographie requise quant à la sécurité des œuvres. Les Ateliers de la SNCF, dont il avait été prévu jadis qu'ils fussent rasés, ont apporté aux Rencontres les surfaces d'exposition qui leur manquaient et un cœur à la manifestation, qu'ils ont bientôt symbolisée.

Or ces espaces vont être repris aux Rencontres, en 2014, les faisant régresser douze ans en arrière. Ils doivent être vendus à une mécène généreuse, Maja Hoffmann (qui suit son père, bienfaiteur de la région, et dont le soutien financier n'a d'ailleurs pas manqué au festival). Sa fondation, Luma, s'apprête à édifier, à la marge des Ateliers, un bâtiment conçu par l'architecte américain Frank Gehry. Elle souhaite acquérir l'ensemble de cet espace, sans qu'aucune part bien définie n'en soit attribuée aux Rencontres, et le remodeler à compter de cet hiver.

Si l'idée de cette construction était publique depuis six ans, l'indisponibilité de tout ou partie des Ateliers pour les Rencontres, pendant les mois d'été, n'avait jamais été évoquée. Les propositions de lieux de remplacement qui leur sont faites sont provisoires et inadéquates. Tout ce qui a été investi d'énergie et de passion, au fil des ans, ne paraît pas compter pour grand-chose.

Les Ateliers de la SNCF ont apporté au festival les surfaces d'exposition qui lui manquaient.

Or ces espaces vont être repris aux Rencontres, en 2014, les faisant régresser douze ans en arrière

En dépit de propositions alternatives formulées par nous auprès de Maja Hoffmann comme auprès des tutelles, aucun projet clair de répartition durable n'a été précisé. Nous apportons pourtant des solutions à moindre coût : il était possible de séparer le terrain en deux lots, Luma d'une part, de l'autre, les Rencontres rachetant ses bâtiments d'exposition pour seulement 6 millions d'euros, financés en vingt ans sur leur budget annuel, sans subvention supplémentaire.

Au lieu de cela, les Rencontres sont, de fait, mises à la porte de leur lieu d'élection. Douze ans d'investissements consentis par elles afin d'équiper ces bâtiments pour l'accueil du public seront perdus. La promesse de les accueillir encore, au moins un an ou deux, dans un contour imprécis, ne garantit rien pour la suite. Sans les Ateliers, la dimension actuelle du Festival serait diminuée de moitié.

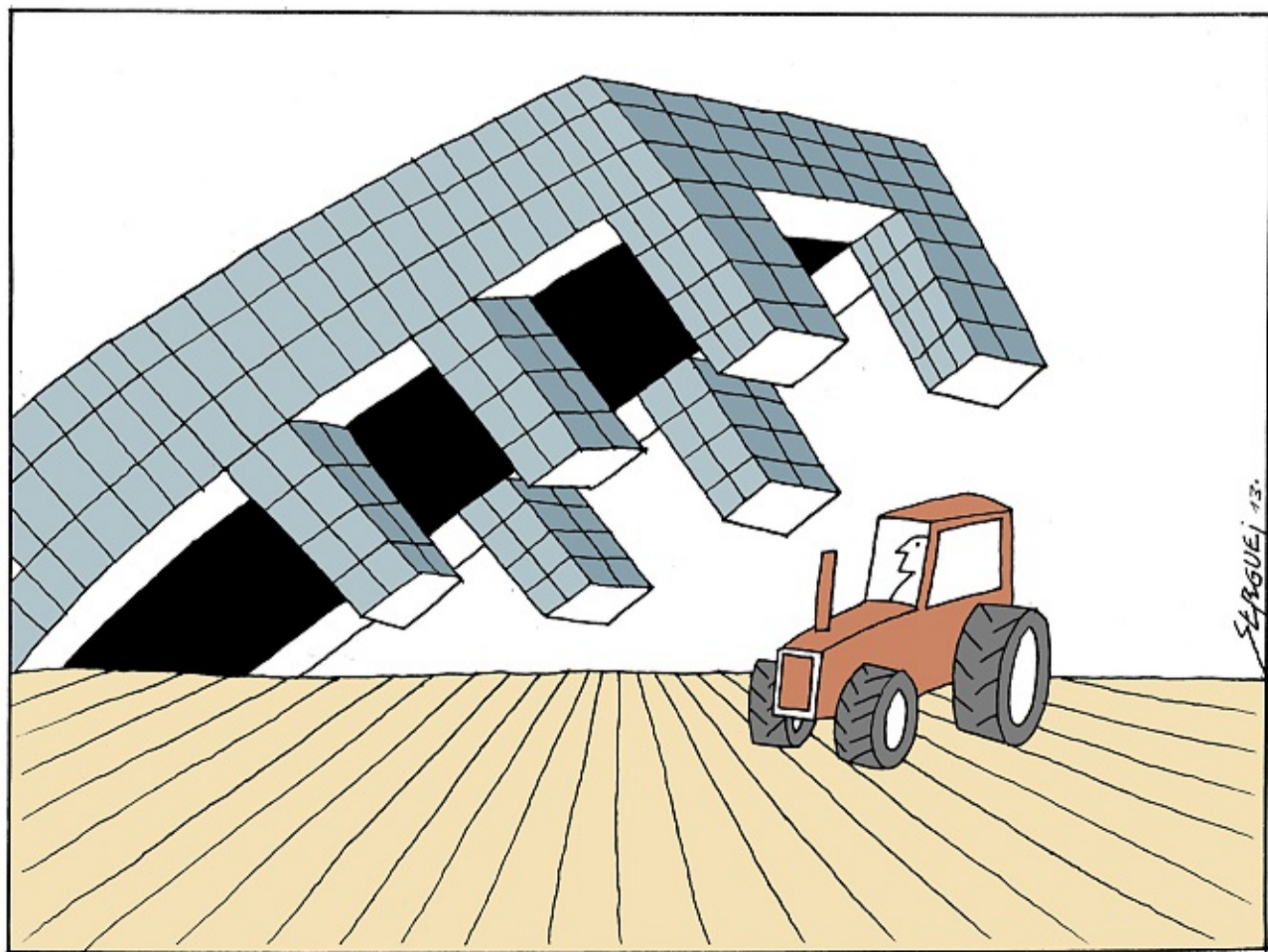
Dans ces conditions, nous nous trouvons tout à la fois empêchés de voir clair à court terme et de planifier un essor à moyen terme. François Hébel a dû prendre acte de cette situation. Ainsi a-t-il souhaité, non sans chagrin, que soit organisé son départ. Les signataires de ce texte ne peuvent que le comprendre et en prendre acte.

Le conseil d'administration s'attachera à permettre que l'édition 2014 ait lieu dans des conditions convenables, si possible sous la responsabilité, pour la dernière fois, de François Hébel. Son président veillera, avant de passer la main à son tour (accompagné de plusieurs des signataires de ce texte décidés à le suivre dans cette retraite), à assurer la transition. Mais ce ne sera pas sans le sentiment d'une belle occasion manquée. ■

Cette tribune a été signée par :

Jean-Noël Jeanneney, président des Rencontres de la photographie ; François Barré, ancien président ; Maryse Cordesse, ancienne présidente ; Lucien Clergue, membre fondateur ; Jean-Maurice Rouquette, membre fondateur. Patrick de Carolis, Jean-François Dubos, Marin Karmitz, Catherine Lamour, Françoise de Panafieu, Jean-Noël Tronc, membres du conseil d'administration, cosignent également ce texte.

Urbanisation par Sergueï



Lire aussi page 15 :
« Climat tendu
autour des
Rencontres d'Arles »